

ACTUALITÉS

Reportage : ça tourne chez les fourmis (p. 4)

RENCONTRE

Susanna Meola évoque ses recherches en matière de stupéfiants (p. 8)

INTERVIEW DU MOIS

Marco Solari, président du Festival du film de Locarno (p. 16)

Les enjeux de la vulgarisation

S'adresser au grand public est un exercice complexe mais fondamental selon le sociologue Philippe Gonzalez. Davantage encore aujourd'hui dans un monde où la science passe une partie de son temps à se justifier. A quels défis les chercheurs doivent-ils faire face? Notre enquête. (p. 6)

2 Espresso

Image du mois

ACCOMPAGNÉS D'ÉTUDIANTS

ainsi que d'une équipe de tournage, les professeurs David Hamidovic et Francis Mobio, entre autres, se sont rendus durant le mois d'août 2017 sur le chantier de fouilles archéologiques de Tel Rekhes, à l'est de la Galilée inférieure. Cette fouille avait pour but de mettre en lumière la vie des Juifs ruraux dans la Galilée de Jésus.



© Francis Mobio

Lu dans la presse

«*La Suisse est un pays ambivalent, mais en matière de yoga il a été un pionnier en Europe.*»

Valentina Salonna, docteure en sciences de la vie, auteure d'une thèse sur l'évolution du yoga. *Le Nouvelliste*, 19 août.



Edito

de Francine Zambano
rédactrice en chef

Reportage inédit en ouverture de *l'uniscope*. Dans le Jura, notre rédacteur a suivi le travail, au col du Marchairuz, d'une équipe de production anglaise qui tourne un documentaire présenté par David Attenborough. Ce film est consacré à deux espèces

de fourmis des bois. Et devinez qui leur a prodigué de précieux conseils. Laurent Keller, bien sûr. Le chercheur était accompagné du biologiste Timothée Brüttsch.

Suit une enquête approfondie qui intéressera notamment nos chercheurs. Vulgariser la science, un exercice difficile? Une nécessité? Une pratique au quotidien? Réponses dans notre magazine.

Le portrait du mois est consacré à Susanna Meola, doctorante à l'UNIL et inspectrice à la section d'identité judiciaire de la police valaisanne. Elle explique

entre autres sa passion pour le profilage de stupéfiants.

Pas besoin d'être un féru de sport pour lire ensuite un sujet sur les nouveautés des Sports universitaires Lausanne (SUL), qui organisent notamment des journées portes ouvertes. Et qui souhaitent se rendre davantage visibles auprès du personnel administratif et technique.

De son côté, le professeur Hansjörg Peter, de la Faculté de droit, des sciences criminelles et d'administration publique, explique quelques aspects de la Journée lausannoise de droit

Les uns les autres



F. Imhof © UNIL

PIERRE PFEFFERLÉ, DIRECTEUR DES SPORTS UNIVERSITAIRES LAUSANNE (SUL), a été nommé président de la Conférence des directeurs du sport universitaire suisse (FSSU). Il s'agit d'un mandat de deux ans qui consiste à diriger les différentes rencontres des directeurs, assurer la relation entre ceux-ci et le comité de la FSSU et suivre les différents projets liés à ces deux entités. Accessoirement, il faudra diriger les différentes séances organisées dans le cadre des Journées suisses du sport universitaire. «Cette nomination m'offre la

possibilité d'amener une sensibilité latine dans un cadre très germanique, de proposer de nouveaux projets tendant à renforcer les réseaux entre les différents services des sports universitaires de notre pays et entre les maîtres de sport», explique-t-il.

Terra academica

MÉDECIN-CHEFFE DE L'UNITÉ de cardiologie pédiatrique au Département femme-mère-enfant du CHUV et professeure associée à la FBM, **Nicole Sekarski-Hunkeler** prononcera sa leçon inaugurale le jeudi 14 septembre. L'événement aura lieu à l'auditoire César Roux du CHUV et aura pour thème «Du cœur brisé au cœur battant. Relever le défi des malformations cardiaques de l'enfant». L'entrée est gratuite.

Campus durable

DES PANNEAUX PHOTOVOLTAÏQUES fleurissent sur les toits de l'UNIL depuis le mois d'août. Au total, 1492 modules ont été installés à l'Amphimax pour



une surface de 2466,75 m². 1894 autres appareils seront placés sur les bâtiments Anthropole, Géopolis et Synathlon d'ici à la fin de l'été. L'électricité générée par les engins ne sera pas stockée mais consommée directement sur place.

F. Ducrest © UNIL

des poursuites qui aura lieu le mercredi 6 septembre. Puis Elodie Murtas évoque sa thèse consacrée à une trentaine de films qui ont été tournés à Cery entre 1962 et 1981.

Dans cette édition de septembre, à lire une grande interview de Marco Solari, président du Festival du film de Locarno, qui nous a reçus à Lugano. Suit un sujet concernant un colloque dédié à la quête de sens au travail.

Enfin, Etienne Fivat, directeur du Service des ressources humaines depuis le 1^{er} juin, s'est prêté à l'exercice du Tac au tac.



PARTAGEZ VOS IMPRESSIONS DE LA RENTRÉE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX
#rentréeUNIL

Petite astuce

ÉTUDIANTS, DOCTORANTS ET DIPLÔMÉS DE L'UNIL, ne vous arrachez plus les cheveux à essayer de trouver un job. Depuis fin juillet, **Bananeapp** s'en charge pour vous! L'application, créée par un développeur et deux anciens étudiants de la Faculté des HEC, propose directement des postes, fixes, stages ou petits emplois, selon le profil des utilisateurs. Il suffit de répondre, en 140 caractères maximum, à une question posée par le recruteur. Si l'attention de ce dernier est retenue, la discussion se poursuit via un chat. Disponible pour l'heure sur l'App Store, Bananeapp sera déclinée pour les appareils Android. Toutes les informations nécessaires sur bananeapp.com.



Entendu sur le campus

«Un collègue, c'est quelqu'un qui fait le même job que toi. Mais en moins bien.»

Une femme devant l'Amphimax.

Le chiffre

3515 Le nombre d'invitations à la semaine d'accueil envoyées aux étudiants débutants. Les 12 et 13 septembre, le cours «A vos marques» propose de faire connaissance avec l'UNIL (travail, logement, sport, culture, apprentissage des langues, santé, etc.), ainsi que de développer des méthodes de travail efficaces. La «Journée d'accueil», qui mêle partie officielle, séances d'information sur les bachelors et stands de présentation des services et associations, a lieu le 15 septembre.

Lieux et horaires sur www.unil.ch/bienvenue

BRÈVES



13 SEPTEMBRE 2017 – CHANGER UN PEU, BEAUCOUP ET PLUS SI AFFINITÉS

Vos études sont terminées, votre entreprise restructure, vous aspirez à un nouveau job. Imposé, consenti, choisi, le changement fait partie de la vie. Alors comment faire pour s'adapter, trouver du sens et mobiliser ses ressources quand on n'est pas sûr de ce que l'avenir nous réserve et qu'on préférerait «que ça continue comme avant»? Événement exclusif réservé aux membres du Réseau ALUMNIL. Inscriptions: www.unil.ch/alumnil.



AU TEMPS DES CELTES

Au III^e siècle av. J.-C. la culture celtique s'étend en Europe, époque qui nous ramène à l'origine de la frappe monétaire en Suisse. Pourquoi la monnaie, cette dernière n'étant pas indispensable à la société? Cette question, parmi d'autres comme la place des femmes dans la société celtique, est soulevée par l'exposition «**Les Celtes et la monnaie. Des Grecs aux surréalistes**» proposée par le **Musée cantonal d'archéologie et d'histoire et le Musée monétaire cantonal**, dont Anne Geiser a été la directrice. Cette spécialiste des monnaies antiques, médiévales et modernes a enseigné la numismatique à l'UNIL comme privat-docent pendant de nombreuses années. L'exposition lui rend hommage avec des reconstitutions, des maquettes et des objets qui intéressèrent aussi André Breton et les surréalistes. Entre numismatique, art et archéologie, à l'Espace Arlaud à Lausanne du 1^{er} septembre au 12 novembre 2017.

LES ALPES, ENJEU D'AVENIR

Les œuvres de Kirell Benzi (spécialiste du big data et artiste numérique) sont à découvrir à la Ferme des Tilleuls à Renens, jusqu'au 1^{er} octobre 2017, sous l'intitulé «**Natural Heritage/Patrimoine naturel**». Les Alpes vaudoises et la biodiversité sont également au cœur des recherches d'Antoine Guisan, professeur à la Faculté de biologie et de médecine, qui s'exprimera sur ce thème jeudi 14 septembre à 20h dans le cadre de cette exposition entre science et art. Entrée libre

L'équipe de tournage anglaise Ammonite a investi le Marchairuz le temps d'un documentaire consacré aux *Formica lugubris* et *Formica paralugubris*, deux espèces voisines de fourmis des bois. David Attenborough (à gauche) assure la présentation.



Une équipe de tournage anglaise a posé ses valises au Marchairuz pour un documentaire, présenté par David Attenborough, consacré à deux espèces de fourmis des bois. Des chercheurs de l'UNIL ont ainsi endossé le rôle de conseillers scientifiques. Reportage.

Des fourmis superstars

David Trotta Textes
Fabrice Ducrest Photos

La camionnette blanche de l'Eprouvette, laboratoire public de l'UNIL hébergé par l'Interface sciences-société, approche du col du Marchairuz. Il est un peu moins de 10h, mercredi 7 juin, dans le Jura vaudois. Le ciel est gris, le mercure largement en dessous de 10°C. «C'est le Mordor», commente Timothée Brüttsch, biologiste et médiateur scientifique à l'Eprouvette, juste avant d'entamer la montée sinueuse qui mène sur le lieu de tournage.

Arrivé sur place, il faut se faire discret. Au pied d'un sapin, un homme a le regard plongé au fond d'une caméra. Il susurre une réplique dans un anglais *so British*. De l'autre côté de

l'objectif: un réalisateur, deux producteurs, un caméraman, une preneuse de son, une assistante et un conseiller scientifique.

Ça tourne

L'équipe de production Ammonite a fait le voyage depuis Bristol, sud-ouest de l'Angleterre, jusque dans le massif du Jura pour tourner un documentaire sur deux espèces de fourmis des bois, *Formica lugubris* et *Formica paralugubris*, qui ont largement été étudiées par des chercheurs de l'UNIL. Parmi eux Laurent Keller, Monsieur Fourmis de Dornoy, directeur du Département d'écologie et évolution, rejoindra l'équipe en cours de matinée. La présentation est quant à elle assurée par David Attenborough, qui a cumulé les casquettes de naturaliste, journaliste,

écrivain ou réalisateur. «Cet homme a introduit la télévision couleur en Angleterre», souligne encore Timothée Brüttsch.

Le pitch du documentaire, qui devrait être diffusé sur la BBC avant la fin de l'année, et peut-être sur la RTS, consiste à décortiquer les stratégies de vie des deux espèces colonisant le Jura vaudois. «Au cours des premières études, les chercheurs pensaient qu'il s'agissait de la même espèce», explique Laurent Keller. Ils découvriront au milieu des années 90 qu'elles sont en réalité différentes. «Ce tournage est aussi une belle vitrine pour l'UNIL, il montre l'expertise que nous pouvons fournir», se réjouit Timothée Brüttsch.

Si l'équipe a choisi de loger sur le Marchairuz depuis le mois de mai, c'est qu'il abrite



Les paralugubris composent une supercolonie. Les nids, interconnectés, peuvent contenir jusqu'à 300'000 fourmis, dont un millier de reines.



Une paralugubris en position d'attaque. Recroquevillée, elle propulse un jet d'acide formique en guise de défense.

notamment les paralugubris, la plus grande supercolonie en Europe de fourmis non invasives. Mille deux cents nids interconnectés, répartis sur un espace de quelque 70 hectares.

A 11h, tout ce petit monde a investi une clairière toute proche. Celle où viennent se reproduire les paralugubris lors du vol nuptial. David Attenborough est enfermé dans la camionnette. Il répète encore et encore, au chaud, le texte qu'il doit déclamer à l'écran. Les techniciens installent pour leur part tout le dispositif, composé notamment de *Frankencam*, un ingénieux bras métallique articulé muni d'une caméra, piloté par Martin Dohrn, patron d'Ammonite.

Après la scène sous le sapin, David Attenborough doit s'allonger sur le sol. L'équipe fait ses réglages. Une tâche rendue difficile par les conditions climatiques : vent, températures basses, grisaille, éclaircies soudaines mais brèves, petite pluie. « Action !, s'exclame

alors Joe Loncraïne, l'un des producteurs. Merci David, c'est parfait ! » conclut-il quelque 30 secondes plus tard. Une seule prise aura suffi au présentateur. « Il a les mots justes », commente Martin.

Des fourmis... et un homme !

La troisième scène du jour sera tournée en début d'après-midi, près d'un nid de paralugubris. Comme depuis le début de la journée, l'équipe fait contre mauvaise fortune bon cœur : « C'est l'été le plus court que j'aie jamais connu », lance Martin après un rayon de soleil éclair. « Un été écossais », lui rétorque alors Joe. Quant à David Attenborough, toujours la même attitude : il répète inlassablement son texte, réfugié dans le van ou faisant les cent pas.

Les chercheurs sur place sont eux aussi attentifs. Car Martin, Joe ou David n'hésitent pas à leur demander conseil dès que les besoins

scientifiques s'en font ressentir. Comme lors de la quatrième scène, lorsqu'il est question d'aborder la différence de tempérament des deux espèces. Timothée Brüttsch, Laurent Keller et Arnaud Maeder, ancien de l'UNIL qui a lui aussi abondamment travaillé au Marchairuz, se concerteront plus d'une fois avant que tous ne tombent d'accord.

Sur le terrain et entre les prises de l'après-midi, c'est aussi l'occasion de se créer des souvenirs. Une séance photo s'improvise. Ce qui amuse David Attenborough. « Je ne pensais pas être aussi populaire », glisse-t-il avec ironie après le lot de clichés sur lesquels il accepte de poser, accompagné de presque toutes les personnes présentes. Près d'une vingtaine.

Le tournage en présence de Sir David se terminera peu après 18h. Il continuera toutefois quelques semaines encore au cœur des laboratoires de l'Amphipôle, transformés en véritables studios pour l'occasion.



Le documentaire se base en grande partie sur des recherches menées à l'UNIL, parmi lesquelles celles de Laurent Keller (au centre). Timothée Brüttsch (à droite), médiateur scientifique à l'Éprouvette, a fait office de conseiller scientifique.



Le caméraman Jack Hynes (à droite) a les yeux rivés sur le drone qui filme la scène finale. Derrière lui, Martin Dohrn, patron d'Ammonite, contrôle les prises de vue en direct sur son moniteur.



Vulgariser : plus simple à dire qu'à faire, aussi bien pour le sociologue Philippe Gonzalez que pour la lauréate UNIL 2017 de « Ma thèse en 180 secondes » Pauline Maillard. F. Imhof © UNIL

Le nécessaire défi de la vulgarisation

Expliquer la science et son univers au grand public fait désormais partie des attentes envers les chercheurs. Un exercice complexe et essentiel pour garantir un lien avec la cité, mais aussi défendre les intérêts de la recherche. Enquête.

David Trotta

Dans le cadre d'une formation universitaire, les chercheurs sont amenés à pousser un raisonnement le plus loin possible, explorer des problématiques dans leurs moindres recoins. « Devoir dès lors le déconstruire, le délivrer en certains points clés afin que le public comprenne comment nous passons d'une déduction à une autre, via un cheminement logique, est extrêmement complexe. » A en croire la lauréate UNIL du concours « Ma thèse en 180 secondes » Pauline Maillard, vulgariser est un exercice bien plus difficile qu'il n'y paraît. Une réalité qui peut sembler paradoxale, puisqu'elle consiste

précisément à simplifier un propos. La docteure à l'Institut d'archéologie et des sciences de l'Antiquité n'est pourtant de très loin pas la seule à tenir ce discours.

Reste que la vulgarisation se pratique au quotidien. En échangeant avec un collègue de laboratoire, en intervenant auprès des médias, en participant à un débat public, en prenant part à un concours ou plus fréquemment encore lors d'une quelconque discussion avec un non-spécialiste. Autant de situations qui se présentent, dans un cadre professionnel ou privé, au cours desquelles le scientifique doit adapter son discours selon ses interlocuteurs.

Plus qu'une forme de bonne volonté, rendre accessibles au plus grand nombre des théories, des recherches ou un éclairage semble être l'une des préoccupations centrales du monde académique.

Et pour faire passer son message, il n'est pas seulement question de mots, mais aussi de posture. « Ça ne me servirait à rien d'aller à la radio et d'essayer de faire croire, par mon jargon abscons, que je suis plus intelligent que les auditeurs. Dans une telle situation, ils retiendraient uniquement que je peux être très méprisant à leur égard », donne comme exemple Philippe Gonzalez, sociologue des

religions fréquemment appelé pour intervenir sur des questions sensibles, comme le voile ou la laïcité.

Bien commun

Comme toute relation, celle entre la science et la cité rencontre autant de phases houleuses que de périodes heureuses (*lire encadré*). « Il y a encore vingt ou trente ans, nous étions parfois taxés de scientifiques dans notre tour d'ivoire, un peu supérieurs et arrogants vis-à-vis de la population », confirme le vice-recteur à la recherche François Bussy. Un constat qui pousse les institutions vers une plus grande transparence. « Il y a une tendance aujourd'hui à donner davantage au public, ne serait-ce que parce qu'il a le droit de savoir où vont ses impôts, abonde Laurent Keller, directeur du Département d'écologie et évolution. La science joue un rôle important, et elle coûte cher. Il est donc normal que nous fournissions un retour plus conséquent aux personnes qui nous financent. »

Dans sa charte, l'UNIL spécifie que tous les savoirs issus de ses murs sont considérés comme bien public. Cette notion ne rencontre toutefois pas un écho auprès de tous les chercheurs. « Nous entendons encore des gens dire qu'ils ont obtenu tel ou tel résultat, comme si les découvertes leur appartenaient. Dans mon domaine par exemple, ce n'est pas parce que nous fouillons le sol de Lousonna qu'il nous revient. Il nous appartient en revanche de rendre public ce que nous trouvons », souligne Pauline Maillard.

Mais en matière de vulgarisation, tous ne sont pas dotés des mêmes facultés. « Nos chercheurs n'ont pas tous la même sensibilité, confirme François Bussy. Certains sont véritablement désireux de communiquer et de partager leur enthousiasme. D'autres sont moins à l'aise dans cet exercice. » Un constat qui suppose un manque de formation ? « Ce n'est pas très réjouissant, mais je pense qu'il s'agit d'une aptitude plus ou moins donnée aux individus, indique François Bussy. Certes, elle peut s'acquérir, mais jusqu'à un certain point. »

Des dangers

Les enjeux liés à la vulgarisation vont au-delà de l'explication d'une théorie ou de la présentation d'une découverte. Pour Philippe Gonzalez, il s'agit d'une véritable participation à la vie publique. En essayant d'éviter le piège politique. Celui d'être taxé de partisan. « Nous avons un vrai rôle à jouer, notamment sur des questions de société, pour cadrer des événe-

ments par exemple. Notre prise de position est forcément politique, en ce sens qu'elle permet le fonctionnement de notre cité. »

C'est précisément la question politique qui a conduit le monde scientifique à se faire de plus en plus présent depuis la fin des années 90, lors du vote sur le génie génétique. « Des chercheurs se sont rendu compte qu'ils détenaient une partie de l'équation à laquelle le public devait avoir accès », précise Frédéric Schütz, maître d'enseignement et de recherche au Centre intégratif de génomique, qui donne un cours de vulgarisation scientifique. « Et il ne faut pas se leurrer, cette démarche dénotait aussi un aspect lobbyiste. Mais personne ne défend les intérêts de la science si elle ne le fait pas elle-même. »

Depuis lors, les interventions médiatiques et les actions de vulgarisation se sont multipliées. Quitte à en faire trop, en termes de communication, selon Laurent Keller. « Nous nous trouvons aujourd'hui dans une tendance de surenchère. Annoncer des découvertes est une bonne chose. Mais nous ne devons pas survendre les conséquences qu'elles peuvent avoir, sur le court terme, sur l'économie ou la santé par exemple. » Un point de vue que partage Alain Kaufmann, directeur de l'Interface

sciences-société et sociologue des sciences. « Nous vivons effectivement une phase d'hypertrophie des promesses scientifiques qui visent à attirer les fonds de recherche, les chercheurs et à enrôler la classe politique. »

Agir plutôt que réagir

Difficile de penser qu'il faudrait faire plus. Et pourtant. Les tendances montrent que le monde scientifique réagit à la demande plus qu'il ne prend l'initiative de se rendre sur la place publique. « Les universités répondent en effet présent pour exposer une étude en particulier. Mais elles pourraient être plus actives quand il s'agit de parler des challenges de la société », souligne Laurent Keller. « Les scientifiques répondent à la demande, mais l'idée de sortir volontairement des laboratoires les dépasse souvent », confirme Frédéric Schütz.

A ce titre, les sciences sociales auraient un rôle central à jouer. Une sorte d'accompagnateur des transformations aussi bien technologiques que sociétales. « Notre travail se situe plutôt en amont qu'en aval. Il consiste à ouvrir des perspectives, et imaginer des scénarios par exemple. Expliquer pourquoi ils sont crédibles », conclut Philippe Gonzalez.

« Nous avons un vrai rôle à jouer, notamment sur des questions de société. »

DIFFÉRENTES ÉPOQUES, DIFFÉRENTES FONCTIONS

Si elle semble aujourd'hui bien plus importante que par le passé, la démarche de vulgarisation scientifique est pourtant ancienne. « Historiquement, nous pourrions presque dire que son âge d'or se situe au XIX^e siècle », explique Alain Kaufmann, directeur de l'Interface sciences-société. Selon le sociologue des sciences, on parlait alors de « science populaire », qui se développe notamment à travers les expositions universelles.

Mouvement de recul au cours du XX^e siècle en revanche, des sondages montreront l'apparition d'un « fossé » entre le monde scientifique et la population. « Dès les années 1960-1970, la fonction de la vulgarisation consiste à retisser ces liens. Le sociologue Ulrich Beck introduit alors le concept de « modernisation réflexive ». A chaque fois qu'une nouvelle technologie apparaît, comme l'énergie nucléaire qui présentait un certain nombre de bienfaits, elle est immédiatement mise en rapport avec un certain nombre de problèmes, de risques, d'aspects contre-productifs. »

Ce sera ensuite au tour d'Internet d'imposer une nouvelle révolution. Une phase à partir de laquelle apparaît une prolifération des discours et contre-discours, des rumeurs et théories du complot. « Avec le climatocéphisme par exemple, les chercheurs sont confrontés, pour la première fois peut-être, non pas à une situation de controverse, mais à un contexte dans lequel des faits scientifiques sont présentés comme de simples opinions parmi d'autres, » conclut Alain Kaufmann.

Doctorante à l'UNIL et inspectrice à la section d'identité judiciaire de la police valaisanne, Susanna Meola aborde avec sérénité ses recherches en matière de stupéfiants et le long chemin parcouru pour appréhender la mort au quotidien.

« Je ne me soucie plus de ce qu'était hier, ni de ce que sera demain »

Mélanie Affentranger

Gamine, elle arpente les rues de Brigue avec une amie, pince et sachet à la main, pour prélever des mégots de cigarettes. « Nous avons même fabriqué de fausses cartes d'identité avec les noms des personnages d'*Alerte à Malibu...* » livre Susanna Meola, gênée mais amusée. « Ahhh, vous aviez le pull ? » se rassure-t-elle. La forensicienne mène aujourd'hui de front un doctorat à l'Ecole des sciences criminelles (ESC) et un emploi de spécialiste scientifique à la section d'identité judiciaire de la Police cantonale du Valais. Basée à 50% à Sion, elle effectue des investigations sur des scènes de crime, notamment en cas d'in-

cendie, de cambriolage ou de mort suspecte (accident, homicide ou suicide). « Je me rends sur place lorsque les premiers arrivés, généralement les gendarmes, estiment qu'une intervention technique est nécessaire pour éclaircir les circonstances du décès. » En fonction des cas, l'inspectrice est amenée à réaliser des croquis et des photos des lieux. Elle s'occupe également de prélever des indices en tous genres : traces de doigts, de semelles, biologiques ou de peinture, objets, fibres, bris de verre, armes...

Signature chimique

Lorsqu'elle n'est pas de permanence, Susanna Meola analyse en laboratoire des pièces (objets)

ou des traces collectées sur le terrain et rédige des rapports à l'intention des autorités judiciaires. De par sa spécialisation en criminalistique chimique, elle s'occupe généralement de traiter les saisies apportées par les inspecteurs de la section stupéfiants.

« En fonction de leurs besoins, j'analyse des traces digitales ou je prélève des traces biologiques (ADN) sur les emballages des substances transmises. Si nécessaire, je prépare les échantillons qui serviront à réaliser des analyses chimiques. » Ces dernières sont effectuées à Lausanne pour tout le Valais : soit à l'Unité de toxicologie du Centre universitaire romand de médecine légale s'il s'agit de déterminer la nature et la pureté du produit, soit à l'ESC si l'inspecteur souhaite, en plus, obtenir le profil chimique de la substance. Cette analyse cible les composants qui sont dus aux impuretés. « Des stupéfiants issus d'un même lot de production ont le même profil chimique, une sorte de signature qui permet de lier plusieurs saisies entre elles. Ces dernières peuvent provenir de diverses affaires et/ou de différents endroits, par exemple Sion et Genève », explique Susanna Meola. Dans le cadre de sa thèse, la chercheuse tente de mieux comprendre et exploiter ces relations et liens chimiques, dans le but d'aider les enquêteurs sur le terrain.

Faire parler les stups

Elle souhaite créer une banque de données intégrant les profils chimiques des stupéfiants et les données de police traditionnelles, mais pas seulement. « Toutes les caractéristiques physiques d'une saisie, la façon dont les produits sont conditionnés, les emballages, les matériaux utilisés, les étiquettes ou le logo des tablettes d'ecstasy véhiculent des informations méritant d'être exploitées », explique-t-elle.

Dans un premier temps, la chercheuse procédera à une évaluation de l'organisation interne de la section stupéfiants de la police valaisanne. Elle observera la manière dont le

ALLIER L'OPÉRATIONNEL À L'ACADÉMIQUE

Conjuguer un doctorat et une activité de terrain dans un service de police : une pratique valorisée de longue date au sein de l'Ecole des sciences criminelles (ESC), selon son directeur Olivier Ribaux. « A mon arrivée au début des années 90, deux doctorants se partageaient le poste de chef du Service d'identification judiciaire de la police jurassienne, parallèlement à leur thèse. »

Neuf des quarante-cinq assistants de l'ESC travaillent actuellement à 50% sur le terrain, ce qui représente environ 16% de postes à temps complet. Parmi les neuf, une personne évolue dans le secteur privé tandis que les huit autres travaillent dans les différentes polices cantonales romandes, entre autres dans les domaines des incendies, de la criminalité informatique ou des stupéfiants. Leurs thématiques de recherches sont généralement en lien direct avec le poste qu'ils occupent.

Malgré une organisation qui relève parfois du casse-tête logistique et qui nécessite une étroite coordination entre l'Ecole et les différents employeurs, Olivier Ribaux souligne tout l'intérêt et l'utilité des doctorats en emploi. « Ce modèle permet aux polices cantonales de mieux s'adapter aux constants mouvements des phénomènes criminels. La criminalité numérique, par exemple, soulève aujourd'hui de nombreuses interrogations. Immérgés dans une dynamique de recherche et donc particulièrement au fait des tendances et des évolutions dans le domaine, les doctorants apportent aux polices une plus-value en matière de choix stratégique et de capacité d'adaptation. »

A l'inverse, la pratique nourrit également la recherche. Les doctorants sont en lien direct avec les réalités et les problématiques opérationnelles. Cette proximité permet le développement de nouveaux axes de recherches mais assure également une crédibilité dans l'enseignement. « Quand Susanna Meola, qui effectue des investigations sur de vraies scènes de crime, intervient lors des travaux pratiques, je vous assure que les étudiants écoutent ! »



Parallèlement à son doctorat, Susanna Meola effectue des investigations scientifiques sur des scènes de crime. F. Imhof © UNIL

profilage chimique est concrètement utilisé par les enquêteurs et évaluera son utilité pratique. « Ensuite il s'agira de mettre sur pied une cellule de renseignement, au niveau cantonal pour commencer, qui centraliserait, analyserait et mettrait en perspective toutes les données policières, chimiques ou non, récoltées en matière de stupéfiants. Ce service permettrait de guider et aider les enquêteurs à prendre des décisions opérationnelles, sur le terrain. Mon but final, ambitieux mais pas utopique, serait de créer un concept similaire au niveau romand ou national afin de fournir une vision globale du trafic de stupéfiants à plus grande échelle. »

Bouillon de culture

Née à Brigue, cadette d'une fratrie de trois enfants, Susanna Meola termine une maturité en maths-physique en 2008. Encouragée par sa sœur, alors étudiante en médecine à l'UNIL, elle intègre l'École des sciences criminelles. Persévérante, voire acharnée, elle obtient son master en 2014 avec une spécialisation en criminalistique chimique. Quand bien même la chimie constituait à l'origine son « maillon faible ».

Durant son travail de master, effectué pendant un stage de quatre mois au Bureau national

d'investigation en Finlande, la doctorante s'est déjà penchée sur la question du profilage de stupéfiants. Un séjour près d'Helsinki dont elle garde de nombreux souvenirs. En témoignent les quatre photos de couchers de soleil suspendues derrière son bureau du Batochime. « La meilleure décision de ma vie », confie-t-elle dans un français parfait, teinté d'un intrigant accent, mélange d'italien et de suisse allemand.

Incapable de définir sa propre langue maternelle, Susanna Meola évoque le parcours de sa famille : de ses parents immigrés du sud de l'Italie, tous deux employés dans l'hôtellerie à Zermatt jusqu'à sa naissance, au doctorat en microbiologie environnementale de son frère. En passant par le diplôme de médecin de sa sœur. Extrêmement précise et rigoureuse, elle détaille, au jour près, la succession d'événements qui l'ont conduite, comme huit autres assistants de l'ESC, à partager son temps entre l'académique et l'opérationnel (voir encadré).

Force d'esprit

Lorsque nous l'avions rencontrée pour la première fois, fin février dernier, c'était dans la peau de l'inspectrice Lara Tatouille. Un rôle endossé lors des travaux pratiques grandeur nature dispensés aux étudiants de troisième

année bachelor. « J'ai toujours aimé enseigner, il me tient à cœur de partager mon expérience de terrain avec les étudiants. »

Depuis 2013, Susanna Meola anime également l'atelier « Sur les traces de la police scientifique » proposé par l'Eprouvette, le laboratoire public de l'UNIL. « Les enfants m'étonnent souvent par leur lucidité et leur pertinence. » Cette activité lui permet de combiner ses deux rêves de jeunesse : devenir policière... ou maîtresse d'école enfantine.

Aujourd'hui, à 29 ans, Susanna Meola a troqué les histoires de détectives de son enfance contre les ouvrages plus philosophiques de Coelho, Lenoir, Ruiz ou Tolle traitant de méditation, d'existentialisme, de psychologie et d'épanouissement personnel. « La mort ? Un sujet sur lequel je suis souvent questionnée par mon entourage. »

Suite au décès de l'une de ses amies à l'école enfantine, elle avoue avoir été très vite confrontée à sa propre finitude, source d'angoisse. Après un long travail d'introspection, elle a appris à gérer la mort, son quotidien, avec sérénité. « Je ne me soucie plus de ce qu'était hier, ni de ce que sera demain. Cela m'aide beaucoup dans le travail, que ça soit sur le terrain ou à l'UNIL. »



Les boissons végétales ne remplacent pas les produits laitiers.

Boissons végétales Pas équivalentes au lait

Les boissons végétales sont présentées comme des alternatives au lait saines et écologiques. Et pourtant, le lait et les boissons végétales se distinguent tant au niveau de leur composition que de leur fabrication.

Les boissons à l'amande, à l'avoine ou au riz sont à la mode. Rien n'empêche de les goûter et de découvrir de nouvelles saveurs. Du point de vue de la santé, elles ne peuvent cependant pas se substituer au lait. En effet, elles contiennent beaucoup d'eau et bien peu de composants.

Une nette différence nutritionnelle

Le lait a lui aussi une haute teneur en eau, mais contient un large éventail de nutriments, desquels bénéficient les personnes de tous âges et particulièrement les enfants. Les sciences de la nutrition rappellent régulièrement que la consommation de lait et de produits laitiers participe à une bonne santé des os et qu'elle stimule le développement musculaire. Riches en nutriments, les produits laitiers contribuent largement à une alimentation saine. Les boissons végétales, pour leur part, sont naturellement pauvres en nutriments. On leur ajoute des vitamines et des minéraux, mais cela ne suffit pas à imiter les multiples effets du lait. Seule une infime partie des matières premières subsiste dans les boissons végétales, dont bon nombre contiennent des édulcorants, du sel, des arômes et des épaississants.

Produit naturel vs produit artificiel

Les matières premières nécessaires à la fabrication des boissons végétales sont importées et parcourent de longues distances. Pour pouvoir les boire, on les soumet à un processus complexe: mouture, macération, fermentation, filtrage et ajout d'additifs divers. Le lait, pour sa part, est un produit naturel. La matière première en est l'herbe, que la vache «transforme» naturellement. Les vaches suisses vivent dans des fermes familiales avec accès au pâturage. Elles sont nourries principalement avec le fourrage produit sur place. Le lait est un aliment naturel, dont le chemin du pré au verre, en Suisse, est court.



Bien conseillé

Légumes, fruits, pommes de terre et céréales complètes sont la base de la pyramide alimentaire suisse. Combinés au lait et aux produits laitiers, ainsi qu'à la viande et aux œufs, ils forment une alimentation complète et équilibrée. (www.sge-ssn.ch)

Publireportage

En savoir plus

Vous trouverez de plus amples informations sur les boissons végétales et une alimentation exclusivement végétale sur www.swissmilk.ch/environnement1



Le lait est un produit naturel qui ne nécessite pas de transformation complexe. Il est riche en nutriments et exempt d'agents conservateurs et d'additifs. L'apport recommandé est de trois portions par jour.



En Suisse, pays d'herbages, la production laitière est durable et adaptée aux conditions géographiques. Les vaches suisses vivent dans des fermes familiales avec accès au pâturage et mangent principalement du fourrage naturel.



Les boissons végétales permettent de varier les plaisirs, mais ne remplacent pas le lait. Elles sont trop pauvres en énergie et en nutriments, ce qui, surtout chez les enfants, peut comporter des risques pour la santé.

swissmilk

Bouger, mais en douceur

Grâce à plusieurs nouveautés, les Sports universitaires Lausanne souhaitent donner plus de visibilité à leurs activités et impliquer davantage le personnel administratif et technique.

Francine Zambano

«**N**ous travaillons sur un projet de lutte contre la sédentarité et l'inactivité physique sur le campus», explique Isabelle Liardet, de la direction des SUL (Sports universitaires Lausanne). Plusieurs nouveautés seront à découvrir dès la rentrée.

Les SUL vont organiser, du 28 au 30 septembre, des Welcome Days, soit des journées portes ouvertes, au Centre sportif universitaire de Dorigny. En soirée seront proposés différents cours, comme la zumba ou la condition physique, et un tournoi de balle à deux camps. «Nous allons proposer des activités sympathiques, ouvertes à toutes et à tous, pas besoin d'être un grand sportif pour venir nous voir.» Toujours dans l'idée d'accentuer leur visibilité et de favoriser le mouvement, les SUL vont laisser l'accès libre aux cours ainsi qu'aux installations du Centre sportif universitaire de Dorigny durant les deux premières semaines du semestre.

A la rencontre du PAT

L'autre axe de la rentrée consiste à sensibiliser les collaborateurs du personnel administratif et technique (PAT) aux bienfaits de l'activité physique et surtout au plaisir que l'on peut en retirer. «Nous nous sommes rendu compte que peu d'entre eux se procurent la carte des sports.» Les SUL vont leur faciliter la tâche. Ils pourront s'inscrire en ligne dès la première fois. Plus besoin, donc, de passer par la Villa des sports. Nouveauté: les partenaires des membres du PAT auront désormais la possibilité de se procurer la carte des sports afin de bénéficier d'une offre en couple.

Par ailleurs, le CSS (Centre sport et santé) va poursuivre ses sessions ouvertes à tous les usagers du campus. «Nous allons organiser des événements, notamment pendant la pause de midi, en extérieur sur les campus de l'UNIL et de l'EPFL.» Avec des activités en lien avec le well-being, soit trois axes développés dans la stratégie «Santé2020» de l'Office fédéral de la santé publique. Il s'agit de la physiologie

(amélioration des paramètres de santé via le mouvement), la nutrition et la psychologie (gestion du stress) avec des cours tels que le yoga ou la méditation.

Les SUL organiseront également un événement festif les 25 et 26 mai. L'idée est de coupler la Nuit du volleyball avec la course relais Run24Dorigny et des tournois de jeu le samedi après-midi. De plus, le 20 septembre a été décrété Journée internationale du sport universitaire. Pour cette raison, aux environs du 20 de chaque mois seront proposées des occasions de bouger en douceur: les CampuSessions. Les SUL entendent également assurer la promotion de l'ldong, machine chinoise installée au Centre sport et santé (CSS) qui procure des bilans de santé en dix minutes pour les étudiants et les collaborateurs de l'UNIL et de l'EPFL. Elle est en accès libre. A relever encore qu'une nouvelle salle de musculation sera construite d'ici à 2020.

Jours santé

Les SUL ont obtenu des fonds de l'UNIL et de l'EPFL pour soutenir le projet «Bougeons notre campus» et par conséquent les Jours

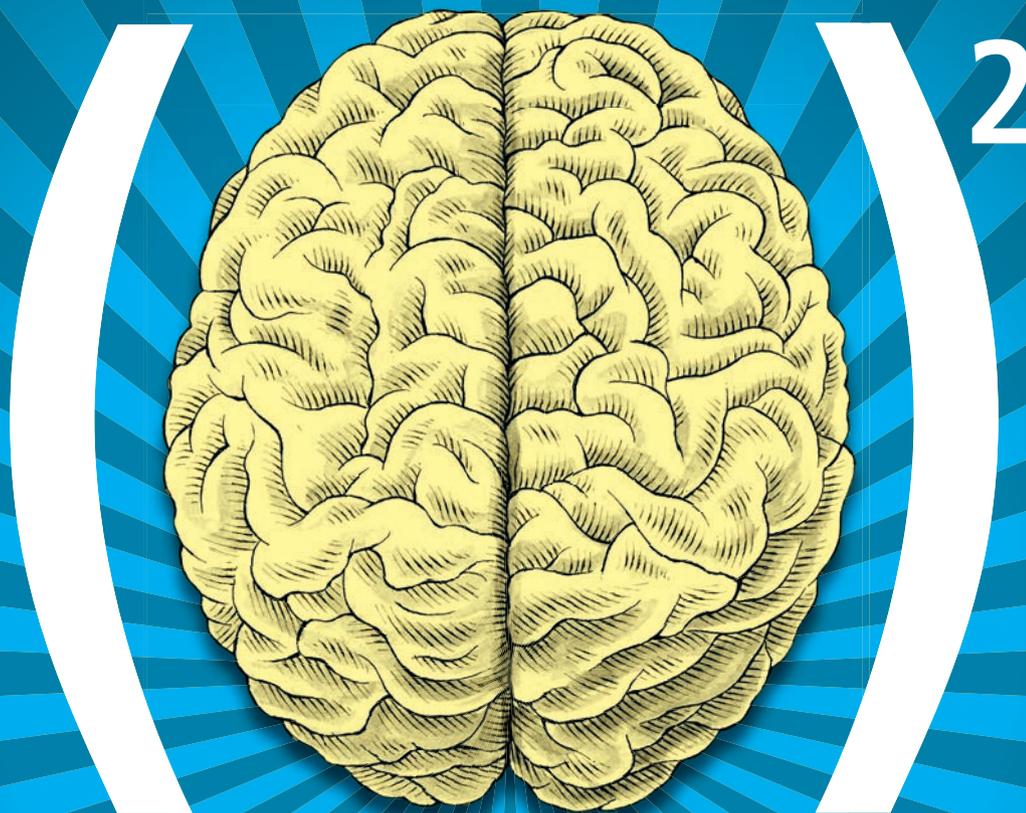
santé des 9 et 10 octobre. Coordinatrice de cette manifestation depuis le 1^{er} mai, Sonia Matthey confie: «L'UNIL et l'EPFL sont convaincues du bénéfice que peut apporter ce concept à la communauté universitaire en termes de santé.» Six stands vont être proposés: nutrition, bilan de mobilité, coordination, cardio-vasculaire, défis et anthropométrie. Cette année, la Polyclinique médicale et universitaire (PMU) propose un stand sur l'équilibre entre vie privée et vie professionnelle. «L'objectif est de donner, sans prétention, un accès à la santé», dit Sonia Matthey. Et de clarifier les messages. L'OMS préconise deux heures trente d'activité à intensité moyenne par semaine. «Cinq fois trente minutes, c'est accessible à tous. Et cela procure déjà des bénéfices importants sur la santé. Le corps doit rester un moyen de se sentir bien, poursuit Sonia Matthey, également professeur de yoga aux SUL. Il ne doit pas être perçu comme un fardeau, il est source de capacités plutôt que de problèmes. C'est cette vision du sport doux que j'aime.»

 sport.unil.ch



Sonia Matthey et Isabelle Liardet, collaboratrices aux Sports universitaires Lausanne. F. Imhof © UNIL

| le savoir vivant |



LE SAVOIR PUISSANCE VOUS

(Sciences)² À l'UNIL, l'interdisciplinarité est une force.

Elargissez votre **Bachelor**, votre **Master** ou votre **recherche** grâce aux enseignements, aux projets et au réseau du programme (Sciences)².

www.unil.ch/sciencesauکارre

Unil

UNIL | Université de Lausanne
(Sciences)²

En Suisse, les créances de l'Etat ne bénéficient pas d'un statut supérieur à celles d'un vendeur ou d'un bailleur. Comment le fisc parvient-il quand même à se faire rembourser? Hansjörg Peter explique ces subtilités avec passion.

La couleur de l'argent

Nadine Richon

Le droit régit d'une part la vie des citoyens entre eux, sur la base de la bonne foi, et d'autre part leurs relations avec l'Etat selon les choix du législateur, dans l'intérêt public, en respectant l'égalité de traitement et sans causer de dommages non nécessaires aux particuliers (proportionnalité). Le droit des poursuites met en œuvre ces deux domaines du droit privé et du droit public, ce qui signifie notamment que le fisc ne bénéficie pas d'un traitement de faveur par rapport aux autres créanciers.

À l'UNIL, le professeur Hansjörg Peter décrit avec passion cette mécanique dont la simplicité favorise grandement la compétitivité économique, les rentrées fiscales et, dès lors, le bon fonctionnement des services publics. En Suisse il suffit par exemple de déboursier 17 francs pour obtenir un extrait du registre des poursuites. Et ainsi montrer patte blanche à une gérance, à un employeur ou à un partenaire commercial. On notera cependant que le recours d'un débiteur auprès du Tribunal fédéral n'est plus gratuit depuis peu.

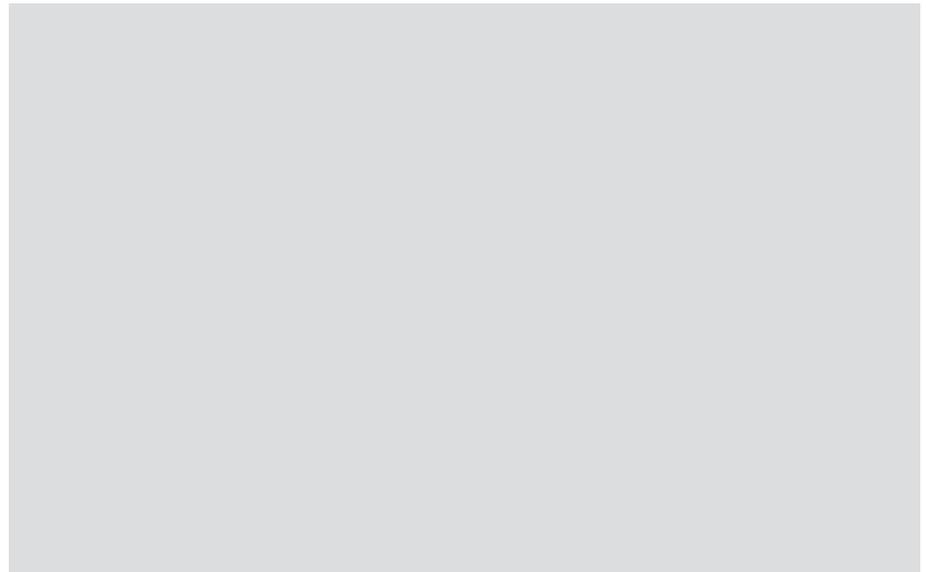
La loi sur la poursuite pour dettes et la faillite, entrée en vigueur après un référendum le 1^{er} janvier 1892, est l'une des plus anciennes lois fédérales. Sa rédaction doit beaucoup à l'avocat vaudois Louis Ruchonnet, qui sut aussi la défendre devant le peuple comme conseiller fédéral. A notre époque, il n'est pas toujours facile pour l'Etat de faire rentrer l'argent du contribuable, de même que s'accumulent d'autres litiges. En 2016, 3 millions de poursuites ont ainsi été engagées en Suisse. Sur le plan vaudois cela signifie 400'000 poursuites pour 800'000 habitants. Autre exemple: on a notifié 100'000 commandements de payer pour l'arrondissement lausannois.

Le mécanisme est graduel: certains étourdis ou désorganisés (dans toutes les classes sociales) s'exécutent au premier commandement de payer. D'autres cas plus dramatiques relèvent de la pure malveillance ou de la réelle misère. Les choses peuvent ainsi dégénérer jusqu'à la saisie des valeurs, à la

faillite ou encore à l'acte de défaut de biens qui détermine le sort de la créance, paralysée (mais non anéantie) par la prescription après vingt ans seulement. Comme le signale avec humour notre spécialiste, «le fisc a beaucoup de patience» et, en bon créancier, observe les changements dans la situation du débiteur.

Egalement professeur de droit romain, Hansjörg Peter fait remonter à 450 ans avant J.-C. l'exigence d'un jugement avant l'exécution forcée. A cette époque aussi l'esclavage

de sombres réalités qu'ils peuvent signaler aux autorités de protection de l'enfant et/ou de l'adulte. «La vie diffère d'un individu à l'autre. Admises par l'ensemble de la société, les règles abstraites et générales du droit s'appliquent à un nombre indéterminé de cas. La loi dit ce qui est saisissable ou pas dans le patrimoine mais son application reste toujours concrète et individuelle», rappelle le professeur. Pas question, cependant, d'effacer toutes les petites dettes fiscales car la loi veille à l'égalité de traitement.



Hansjörg Peter enseigne le droit des poursuites et le droit romain à la Faculté de droit, des sciences criminelles et d'administration publique. F. Imhof © UNIL

perd de son attrait dans un empire où réduire un débiteur à sa merci apparaît moins efficace que d'exiger un paiement de lui. Comme l'écrit le professeur, il y a «passage de la responsabilité sur la personne à la responsabilité sur le patrimoine», autrement dit «un pas énorme dans l'évolution du droit». Pour le résumer en une formule empruntée à Félicien Monnier, l'un de ses doctorants, «l'office des poursuites est ce qui nous sépare des systèmes maffieux».

L'idée d'un minimum vital apparaît dès le II^e siècle après Jésus-Christ. Si leur mission n'est pas celle des services sociaux, il arrive que les préposés aux poursuites témoignent

Une question: jusqu'où le système peut-il supporter l'insolvabilité? Il a toujours fonctionné, estime Hansjörg Peter, même durant la crise terrible des années 1920-1930. La loi prévoit en outre la suspension provisoire des poursuites en cas de maladie grave du débiteur, par exemple, ou, à l'échelle d'un canton ou du pays, après un cataclysme.

Journée lausannoise de droit des poursuites
Mercredi 6 septembre 2017
Programme et inscription sur

 cedidac.ch

centre de Langues 2017-2018

communiquer dans un contexte
multilingue et multiculturel

Allemand
Anglais
chinois mandarin
espagnol
italien
Russe
suisse allemand

www.unil.ch/cdl

inscriptions jusqu'au 20 septembre 2017

Unil

UNIL | Université de Lausanne
Centre de langues

Apprendre le cinéma à l'hôpital

Près d'une trentaine de films ont été tournés dans l'hôpital de Cery entre 1962 et 1981. Treize ont été réalisés par des groupes de patients. Une expérience pionnière, selon Elodie Murtas, qui consacre une thèse à cette production.

David Trotta

Nombreuses sont les œuvres créées par des patients lors d'un séjour au sein d'une institution psychiatrique. Dessin, sculpture ou peinture sont des activités souvent proposées, pas seulement en tant que loisir, mais aussi à des fins thérapeutiques. Or le cas du cinéma fait figure d'exception.

Ce média a toutefois connu ses heures de gloire à l'hôpital de Cery, comme le montre dans sa thèse Elodie Murtas, doctorante FNS à la section d'histoire et esthétique du cinéma. « L'âge d'or se situe entre 1962 et 1981. Au cours de cette période, vingt-huit films ont été réalisés, dont treize par des patients. » Les autres constituent des portraits de créateurs, des documentaires sur l'institution, des images de promotion à destination du corps médical ou des films sur l'art psychopathologique.

Müller, Ansorge et Bader

Tout commence lorsque le directeur de l'hôpital Christian Müller décide de proposer au cinéaste Ernest Ansorge, qui avait déjà réalisé un document sur la construction des bâtiments, d'enseigner les rudiments du septième art aux patients de Cery. Un premier essai concluant voit le jour en 1963 avec le court-métrage *Le poète et la licorne*. L'expérience est intégrée au Centre d'études de l'expression plastique, dirigé par Alfred Bader, figure importante de la psychopathologie de l'expression.

Dans l'univers psychiatrique, et à la même période, un cinéaste français réalise un film d'animation sur la base d'un scénario et de dessins de patients. « Le cas suisse est toutefois inédit dans la mesure où les réalisations sont l'œuvre des patients eux-mêmes. Ils ont créé en commun le scénario, choisi un titre, tourné les images, effectué l'animation puis le montage. Selon ses dires, Ernest Ansorge n'avait qu'un rôle de conseiller technique. »

Intérêts et limites

Christian Müller pensait initialement que les patients, dont la très grande majorité étaient



Elodie Murtas, doctorante FNS à la section d'histoire et esthétique du cinéma, a débuté son travail de thèse sur les pratiques cinématographiques à l'hôpital psychiatrique de Cery en avril 2015. F. Imhof © UNIL

atteints de schizophrénie, se filmeraient entre eux. « Ils ont en réalité choisi de tourner des fictions, dont le but était de s'adresser au public. » La démarche présente donc plusieurs intérêts : socialisation par le travail commun, mise en images d'une réalité parfois difficile à verbaliser, proposer un regard nouveau sur la maladie mentale.

Réduisant les frontières entre intérieur et extérieur des murs de l'institution, certains courts-métrages ont été diffusés auprès d'un large public. « Avec *La sangle de l'ami Jacques*, les responsables du projet ont volontairement omis de fournir le contexte aux spectateurs. Les réactions ont donc été fortes. Mais les patients qui avaient réalisé le film ont ensuite pu intervenir, lors d'une discussion, pour défendre leur travail. »

Reste que, en termes d'interprétation thérapeutique, le dispositif choisi par Müller, Ansorge et Bader présente des limites. Les productions étant le fruit d'un travail de groupe, les médecins ne pouvaient les rapporter à chaque individu. « Essayer de com-

prendre l'évolution des pathologies n'était possible que par un autre biais. Alfred Bader s'est par exemple intéressé, dans un autre cadre, aux dessins de patients, afin d'analyser l'évolution des symptômes à travers les œuvres produites. »

Le projet cinématographique de Cery prend fin en 1981, date de sortie du dernier film. Avez-vous échoué ? « Non. Il s'est tenu sur dix-neuf ans, une période donc relativement longue. Si l'expérience n'avait pas été concluante, elle aurait été bien plus courte. » Autre constat : les séjours des patients étant toujours plus brefs, il devenait de plus en plus difficile d'impliquer les participants sur l'entier du travail de production.

Président du Festival du film de Locarno, Marco Solari nous reçoit dans un écrin de verdure à Lugano puis nous entraîne sur le lac. Esquisse d'un dialogue helvétique.

« Je suis italophile jusqu'à la moelle »

Nadine Richon

Marco Solari, vous êtes un jeune homme de 17 ans à la tête d'un festival qui a eu 70 ans cette année...

Je préside en effet le Festival du film de Locarno depuis dix-sept ans et l'ai vu grandir, notamment lors de cette édition en forme d'apothéose, même si j'ose à peine prononcer ce mot qui me fait peur avec mon esprit calviniste. Notre équipe, où entrent aujourd'hui deux jeunes directeurs opératifs trentenaires, doit regarder en avant. Responsable du contenu, le directeur artistique Carlo Chatrian est, pour sa part, une figure très connue dans les médias internationaux. Comme président bien visible en Suisse, j'assume le fait d'être l'homme âgé sur la photo mais je peux vous assurer que le festival garde tout son esprit de jeunesse. Il est enraciné non seulement dans notre pays mais aussi dans le monde entier, il a son histoire, sa tradition forte, et en même temps il continue de surprendre. C'est valable pour tout, par exemple les médias : si on ne peut plus surprendre, c'est le début de l'agonie. Ce serait tomber dans les 2000 festivals de cinéma insignifiants dans le monde, vous voyez.

Est-ce le rôle du festival d'être à la pointe sur des sujets aussi douloureux que la maladie d'Alzheimer ?

La fiction et le documentaire sont de plus en plus entremêlés, je l'ai constaté ces dernières années. Le film auquel vous pensez a reçu le Léopard d'or, et pour moi c'est sans conteste une œuvre d'art. Le festival est le miroir de la société, je dirais des sociétés : il doit refléter ce qui les fait bouger, que ce soient les succès, les moments de joie, d'amour, mais aussi les cris de douleur qui s'élèvent de toutes parts. Il doit donner une voix à ceux qui n'en ont pas car nous savons que les déshérités, les pauvres ne sont pas libres. Or le festival est toujours du côté de la liberté.

La mort au cinéma ne vous fait donc pas peur ?

La mort est omniprésente dans l'art. A la faveur de mes insomnies, j'ai repris récemment la lecture des *Essais* de Montaigne, un livre d'une profondeur presque inquiétante. Je pense à ce chapitre où il se fâche contre ceux qui cachent la mort au point de ne même pas pouvoir la nommer. La mort est l'aboutissement de la vie. Tout cela me fait penser que ce film (*Mrs. Fang* de Wang Bing, *ndlr*) où une femme réelle s'éteint à l'écran avait toute sa légitimité dans notre festival. Je vous parle comme individu car le président ne se prononce pas sur le contenu, ce n'est pas son rôle.

Le succès, en revanche, vous inquiète ?

Un peu car cela crée des envies, surtout dans un pays comme le nôtre où l'on ne permet ni aux personnes ni aux institutions d'avoir trop de succès. Alors quand vous allez très bien, il faut vous mettre dos au mur, sinon vous sentez les longs couteaux de la jalousie et de la méchanceté. Pourtant nous devons continuer à aller de l'avant. Toujours. En sachant que dans ce pays si petit, où nous sommes les uns sur les autres, on vous envie même un mal de ventre.

Pouvons-nous évoquer votre canton, le Tessin, alors que le Parlement va élire un nouveau conseiller fédéral le 20 septembre ?

Je ne me prononce pas sur les personnes mais suis absolument granitique sur la nécessité d'une présence tessinoise au Conseil fédéral. C'est un droit constitutionnel qui n'est pas respecté depuis bientôt vingt ans. Les politiciens dans notre pays, même opposés les uns aux autres, dialoguent et se retrouvent dans cette invention magnifique qu'est le compromis helvétique. C'est déjà dans cet esprit que nous engageons les négociations, ce qui nous place parfois en position de faiblesse vis-à-vis d'autres pays qui fonctionnent dur sur dur. Chez nous on se met d'accord, et il est absolu-

ment inacceptable que dans un gouvernement de sept membres la culture italienne ne soit pas représentée. Ce n'est pas le problème de défendre les intérêts du canton, les conseillers fédéraux le font, c'est une question de manière de voir la vie et de penser, une affaire de sensibilité et de connaissances culturelles. Il ne suffit pas de parler l'italien : la culture n'est pas une simple succession de mots.

Ne pas obtenir cette reconnaissance fédérale précipiterait-il le Tessin vers la rupture ?

Sûrement pas : notre culture politique est ce qui résiste à toutes les crises, mais les répercussions seraient profondes au Tessin, aggravant encore ce sentiment légitime de n'être pas compris. Après toutes ces années où il fallait quémander à Berne, et s'approcher à genoux si on voulait seulement avoir la visite d'un conseiller fédéral, le canton a énormément travaillé pour redresser la tête. Il ne peut pas être évincé maintenant et je me fie à la sagesse de ce pays. J'ai été délégué du 700^e anniversaire de la Confédération ; ces années m'ont marqué et je sais que ce qui nous tient ensemble, c'est la culture du compromis. Elle soude la Suisse des Lumières, qui est romande, et la Suisse des mythes, qui est alémanique, italienne et romanche.

Pensez-vous qu'une université tessinoise plus importante permettrait de mieux faire entendre la voix du Tessin ?

L'Université de la Suisse italienne est déjà pour nous un formidable moteur intellectuel et économique et elle peut encore se développer, à l'image de ce miracle que vous avez accompli sur l'arc lémanique. Je pense aussi à cette nouvelle génération de Tessinois formée pour partie à l'Université de Lausanne, et qui mérite d'être entendue. La Suisse doit comprendre que nous ne sommes plus du tout un canton périphérique. Le Tessin est dans une centralité entre une Méditerranée en feu où il y a des exodes bibliques, des changements



Marco Solari estime que la Suisse se trouve à un moment historique où elle doit réaffirmer d'une façon claire son attachement à la culture du compromis. F. Imhof © UNIL

en train d'embraser le monde, et l'Europe qui s'est émancipée des religions et défend ses conquêtes du XVIII^e siècle, de la Révolution française et ses acquis sociaux. Le Tessin peut être une terre privilégiée de recherche, de rencontres et de discussions.

Les votations montrent aussi un canton de la fermeture, non ?

En 1992, Jean-Pascal Delamuraz m'a dit : « Marco, on va en pays ami » et j'ai dû lui faire observer que cette façon trop optimiste de considérer le Tessin était fautive. C'est assurément un canton latin, où il y a cependant une manière de penser très prudente, comme à Uri, Schwyz et Unterwald. On commence par refuser puis on avance par petits pas. C'est la mentalité des Alpes. Vous savez que le vrai mythe suisse n'est pas celui de Schiller autour de Guillaume Tell et du pacte confédéré : c'est la montagne elle-même, qui parle à la Suisse romande aussi. Songez au Valais,

mais encore au Mont-Blanc que vous contemplez de Vaud à Genève. Je connais moins la Suisse romande, je suis sans doute trop fatigué maintenant pour la comprendre davantage, mais j'ai fait mes études en sciences sociales à l'Université de Genève. Vous avez pu tant bien que mal vous raccrocher à l'idéal français de liberté, égalité et fraternité, alors que nous avons subi à notre porte un régime fasciste – je vous laisse vous souvenir de ce qu'il en était pour la Suisse alémanique. La Seconde Guerre mondiale, c'était hier. Chacun est enfant de son histoire, ainsi elle nous appartient mais il ne faut pas s'y enfermer. C'est valable pour le festival, pour vous, pour moi : la tradition combinée à la capacité de surprendre. C'est ça la liberté.

La Suisse est cette terre de liberté ?

La liberté est fondée sur l'échange, et même dans un domaine aussi explosif que la religion la Suisse a su dialoguer. On s'est combattu,

c'est vrai, mais catholicisme et protestantisme se sont mutuellement influencés dans notre pays. Attention, nos contrastes peuvent toujours resurgir, si bien qu'il n'est pas inutile pour les hommes de se remémorer cette culture du dialogue qui fait la Suisse et dont il ne faut pas, je répète, exclure le Tessin. Je vois la Suisse italienne, la Suisse romande et la Suisse alémanique comme très proches par certains aspects et très lointaines par d'autres. Quand je suis à Berne, le canton de ma mère où j'ai grandi, je suis nostalgique du Tessin, et inversement. Je pense que nous vivons aujourd'hui un moment de renaissance des relations entre la Suisse et l'Italie, ce merveilleux pays qui a tant donné à l'Europe. Par sa situation et sa culture le Tessin est aux premières loges.

Sentiment d'impuissance, d'absurdité, d'inutilité. Nombreux sont les employés à ne plus trouver de sens à leur labeur. Pour Koorosh Massoudi, maître d'enseignement et de recherche en psychologie du conseil et de l'orientation, il s'agit de désacraliser le travail. Il présentera ses travaux lors d'un congrès en septembre.

A la recherche du sens perdu

Mélanie Affentranger

« Longtemps, je suis allé au travail de bonne heure. Un jour, avant d'entrer dans mon bureau, j'ai fait demi-tour, ce n'était plus possible. » Des phrases comme celle-ci, Koorosh Massoudi en a entendu des dizaines. « Depuis quinze ans environ, nous observons une explosion des requêtes d'adultes », livre le psychologue au Service de consultation en orientation et conseil (voir encadré ci-dessous) et maître d'enseignement et de recherche à l'UNIL. « Les demandes d'orientation ont évolué et ne se limitent plus à l'accompagnement du choix de jeunes en fin de scolarité. » Aujourd'hui il reçoit des individus de tous âges qui, en cours de carrière, pensent à se réorienter. Parfois par envie. Souvent par obligation : restructuration, licenciement, épuisement, mal-être. Spécialisé dans la prise en charge du stress, il s'est particulièrement penché sur la perte de sens au travail, menant au burn out (syndrome d'épuisement professionnel).

Construire ailleurs

« Pendant des siècles, la religion, protestante en particulier, promettait au travailleur consciencieux et appliqué un salut dans l'au-delà. Le problème ? Dans nos sociétés sécularisées et postindustrielles, beaucoup continuent de percevoir leur emploi comme l'élément central, voire unique, de leur vie. Sans possibilité de le rattacher à une valeur supérieure. »

Insistant sur l'idée qu'il faut désacraliser le travail, le psychologue encourage les personnes qui le consultent à déconstruire leurs attentes, parfois démesurées, rappelant qu'il ne s'agit somme toute que d'une relation commerciale. Il préconise de se distancier de la logique de carrière et de performance individuelles en s'interrogeant sur l'impact et l'utilité sociale des tâches : de quelle manière mes efforts contribuent-ils à la collectivité ? A la santé de l'entreprise ? A la satisfaction des clients ? A faciliter le travail de mes collègues ?

« Un parcours totalement centré sur les objectifs et les défis personnels (promotions, etc.) ne peut être porteur de sens, car progressivement il isole et contribue à un sentiment de vacuité. »

Koorosh Massoudi invite également ses interlocuteurs à se décentrer et cultiver leur vie extraprofessionnelle. Difficile en Suisse. « On part du principe que la famille est une histoire privée. Vous voulez réaliser un projet personnel ? Avoir des enfants ? C'est bien mais il ne faudrait pas y mêler l'Etat ou l'employeur... » se désole-t-il.

Le cynisme guette

Le 12 septembre prochain, le chercheur présentera ses travaux lors du Congrès des associations romandes des professionnels en ressources humaines (RH) qui se tiendra à l'Anthropole (voir encadré ci-contre). En 2017, il a obtenu un financement du Fonds d'innovation pédagogique de l'UNIL pour son projet « Apprentissage in vitro ». « Des acteurs ont simulé des entretiens dont les scénarii étaient tirés de nos consultations », explique-t-il. Les vidéos présentent les problèmes récurrents de la pratique clinique et sont destinées à former les étudiants de master aux techniques de conduite d'entretiens et d'accompagnement psychologique.

Ce projet sera présenté aux professionnels des RH lors du congrès dans le but de les aider à identifier les signes de perte de sens que pourraient manifester les collaborateurs de leurs entreprises. Principal symptôme : le cynisme. « Il s'agit d'un mécanisme de défense face à un épuisement, une désillusion et un sentiment de manque d'accomplissement. Une difficulté à être en relation avec les autres qui peut affecter tout l'environnement de travail, collègues compris. » Le spécialiste exemplifie ses propos à l'aide de phrases entendues telles que : « De toute façon je m'en fiche puisque tout cela ne sert à rien » ou « Arrête de te prendre la tête, c'est absurde. Tu finiras ce projet et dans deux jours tu apprendras qu'il est annulé ou qu'il faut recommencer à zéro ».

Prêter une oreille attentive

Koorosh Massoudi partagera également quelques outils pratiques et clés pour la prise en charge et la conduite d'entretiens. « Face à l'inconfort, la souffrance ou la difficulté, les professionnels des RH et le personnel aidant en général ont fréquemment tendance à immédiatement tenter de consoler ou de solutionner », indique le chercheur.

Or, selon lui, il faut avant tout créer un espace où cette perte de sens puisse s'exprimer. Amener l'interlocuteur à se positionner sur ce

PROS DU TRAVAIL

Créé à la fin des années 70 et ouvert à tous, le Service de consultations psychologiques offre une expertise en matière d'orientation professionnelle, de conseil et de gestion de carrière. Rattaché à l'UNIL mais situé au centre-ville de Lausanne, il a également pour mission d'assurer aux étudiants en psychologie, futurs conseillers, une formation pratique sous la houlette de superviseurs. « Nous proposons par exemple des bilans de compétences, des évaluations d'aptitudes et de valeurs et, si nécessaire, un véritable accompagnement psychologique », explique Koorosh Massoudi.

 www.unil.ch/consultation



Koorosh Massoudi présentera ses recherches lors du Congrès des associations romandes des professionnels en ressources humaines le 12 septembre à l'UNIL. F. Imhof © UNIL

qui ne va pas, ce qu'il souhaite atteindre, ses aspirations et valeurs. « En échangeant sans jugement sur cette recherche de sens, les employés relativisent souvent eux-mêmes leurs propos. En particulier s'ils réalisent qu'ils ne sont pas seuls à traverser une crise. Pour les collaborateurs des RH, il s'agit d'écouter, d'entendre l'insatisfaction et de la comprendre comme une expérience humaine. Sans se sentir menacé. »

Chercher un sens collectif

Le psychologue insiste cependant sur l'idée que la recherche de sens narcissique constitue la voie royale vers le malheur de l'individu et le chaos dans le groupe. « Les attentes personnelles de chacun ne pourront jamais être satisfaites, c'est pourquoi le sens ne se trouve pas en soi mais dans le lien aux autres, en créant notamment une vie sociale au travail et en dehors. Le sentiment d'appartenance à une collectivité est un grand pourvoyeur de sens. » Des propos illustrés au travers des *dirty jobs* (littéralement les « sales métiers »). Dans les années 50 déjà, des études sociologiques montraient que dans des professions culturellement stigmatisées et objectivement très pénibles les individus arrivaient à développer et donner un sens à leurs tâches, ce qui les rendait beaucoup plus forts.

Premièrement parce qu'ils estiment travailler à quelque chose qui dépasse l'immédiateté. « Les employés de la voirie ne résumant pas leur labeur au ramassage des ordures mais considèrent qu'ils maintiennent l'hygiène dans une ville et œuvrent pour le confort et le bien des habitants. » Deuxièmement parce qu'ils se rassemblent et manifestent une forte identité de groupe. Moins évident aujourd'hui, dans un environnement où les salariés sont constamment mis en compétition.

Certaines firmes tentent de promouvoir le lien social par le *team building* ou le jeu. « Il faut arrêter de faire de l'angélisme !, tempête le psychologue. Au fond, c'est toujours l'évaluation personnelle de l'employé et sa capacité à remplir des objectifs individuels qui priment. » Comment consolider une équipe et ramener une véritable forme de collaboration pourvoyeuse de sens au sein des entreprises alors ? Silence... Pour Koorosh Massoudi, le congrès servira avant tout à sensibiliser les professionnels des RH à ces différentes problématiques et à engager une réflexion constructive auprès de ces travailleurs capables d'agir au cœur même des entreprises.

 Inscription payante
www.congres-romand.ch

SENS AU TRAVAIL : LES DÉFIS DU XXI^e SIÈCLE

Le Congrès bisannuel des associations romandes des professionnels en ressources humaines se tient à l'Anthropole le 12 septembre prochain. Organisée en collaboration avec l'UNIL, cette huitième édition se penche sur la quête de sens au travail, « un défi majeur dans le domaine des RH », selon Maria Anna Di Marino, organisatrice de l'événement.

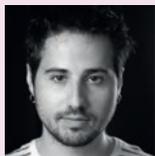
Comment chacun peut-il devenir acteur pour donner plus de sens à son travail et à celui des autres ? Durant la matinée, cette question sera explorée au travers de conférences animées par des chercheurs des universités de Lausanne, Genève et Fribourg.

Les quelque 500 participants, principalement des professionnels du domaine mais aussi des étudiants, juristes, coaches et chefs d'entreprise, prendront part à des ateliers pratiques durant l'après-midi. Le professeur René Prêtre, chef du Service de chirurgie cardiaque du CHUV, clora l'événement en partageant sa vision du management dans une conférence intitulée « Piloter une équipe cardiaque : ma manière ».

Congrès HR sections romandes
Mardi 12 septembre de 9h à 17h
UNIL, Anthropole

COUP DE CŒUR

de David Trotta



SUR SON ARBRE PERCHÉ

A l'école, elle était ma hantise. Apprendre par cœur. Réciter. Autant de mots à n'y rien comprendre. Un peu vieillotte, semble-t-il, et surtout mal valorisée. Mais elle était au programme. Impossible d'y échapper. Puis, au gré du parcours, elle s'est faite plus discrète. La poésie est pourtant omniprésente. Genre ô combien sacré. Et finalement, même au-dehors de la cour, je n'ai (mal)heureusement pas pu y couper.

Pourtant, de-ci, de-là, il est des mots qui interpellent. Un langage un peu plus proche du contemporain. Où certains couchent des vers entre rêve et réalité. Souvent entre ces deux mondes, le temps d'une parenthèse enivrée. Récemment, c'est par **Andrea Picci** que la poésie a repris son cours. Pour son premier ouvrage littéraire, l'artiste lausannois dévoile ses pensées au fil de voyages, de rencontres, de promenades, d'introspections ou de soirées. Le tout segmenté en quatre chapitres moins distincts qu'il n'y paraît.

Andrea Picci aborde des thèmes chers au genre, tels que l'évasion, la nature, et surtout l'amour. L'amour présent dans la quasi-totalité des textes. De ses proches, son amie en particulier à qui il dédie les pages, des villes qu'il regarde entre songe et amusement, du quotidien et ses travers. Côté forme, pas de logique ou de système bien léché. Tantôt quelques vers, parfois plusieurs phrases. Une déclinaison à savourer en quelques minutes seulement, qui prouve surtout la variété des contours de la poésie. Peu de rimes, pas de pieds, le plus souvent juste des mots qui se suivent. Résultat un peu brut.

«Que doit-être la poésie d'aujourd'hui? Elle est ce qu'on en fait», lit-on en commentaire. C'est précisément tout l'intérêt de l'ouvrage. Certains adoreront la subjectivité de l'œuvre, d'autres moqueront l'artiste un peu sur son arbre perché.

Essais de gloire
(Anatomie de mon cœur en été)
Andrea Picci,
Editions de la Marquise, 2017

© Editions de la Marquise

Le tac au tac d'Etienne Fivat

Par Francine Zambano

Si vous étiez une ligne directrice en matière de RH?

Trouver pour chaque collaboratrice et chaque collaborateur les activités dans lesquelles elle ou il s'épanouit.

Enfant, vous vouliez être... ... marin.

Si vous étiez un personnage de fiction?

Le chat du Cheshire dans *Alice au pays des merveilles*.

Si vous étiez une chanson d'amour?

Stand by me de Ben E. King.

Votre lecture du moment?

Le temps qui va, le temps qui vient de Hiromi Kawakami, qui relate des vies qui se racontent au comptoir d'un poissonnier d'un quartier de Tokyo.

Votre film préféré?

Match Point de Woody Allen.

Qu'est-ce que vous appréciez particulièrement à l'UNIL?

L'air du lac le matin, les écureuils que l'on aperçoit furtivement...

Qu'est-ce que vous n'aimez pas à l'UNIL?

Rien du tout.

La plus importante invention de toute l'histoire de l'humanité?

Le langage, pour raconter nos histoires et renforcer les liens sociaux.

Vos hobbies?

J'essaie de voyager quand j'en ai l'occasion. Et cette année, je vais prendre un abonnement au Centre sportif de l'UNIL!



Etienne Fivat, directeur du Service des ressources humaines depuis le 1^{er} juin F.Imhof © UNIL

Qui suis-je ?

concours



F.Imhof © UNIL

Williams Mazzella de l'Ecole de sciences criminelles, a reconnu **Christophe Champod** et remporte donc le tirage au sort.

Qui se cache derrière : COURSE - TESSINOISE - LETTRES?

Merci d'envoyer vos suggestions à
uniscope@unil.ch

Un tirage au sort sera effectué parmi les bonnes réponses. L'heureux-euse gagnant-e se verra offrir un objet de la boutique UNIL.

Impressum ISSN 1660-8283 | Uniscope, p.p. 1015 Lausanne | Unicom, service de communication et d'audiovisuel | Tél. 021 692 20 70, fax 021 692 20 75 | uniscope@unil.ch, www.unil.ch | Editeur **Unicom, Université de Lausanne** | Directeur d'édition **Philippe Gagnebin (Ph.G.)** | Rédactrice en chef **Francine Zambano (F.Zo)** | Rédaction **David Trotta (D.T.) + Nadine Richon (N.R.) + Mélanie Affentranger (M.A.) + David Spring (D.S.)** | Direction artistique **Edy Ceppi** | Graphisme et mise en page **Joëlle Proz + Raoul Ganty** | Correcteurs **Marco Di Biase + Fabienne Trivier** | Photo couverture **Felix Imhof** | Impression **PCL Presses Centrales SA** | Arctic Volume White 90 gm², sans bois | Photolitho **Images3 Lausanne** | Publicité **Go! Uni-Publicité SA** à Saint-Gall tél. 071-544 44 70, marina.bokanovica@go-uni.com

Les propos tenus dans l'*uniscope* n'engagent que leurs auteur-e-s.

